

PLACE DES ARTISTES

Dans cette revue qui privilégie la réflexion et l'analyse, il nous a semblé essentiel de donner la parole aux artistes pour vous livrer d'autres points de vue, d'autres points de fuite. À partir de deux questions auxquelles ils peuvent répondre (ou non) très librement :

*À quel moment et dans quelles circonstances avez-vous ressenti que l'art peut agir sur le monde ?
Quel rôle vous assignez-vous dans la société en tant qu'artiste ?*

GÉRALDINE BÉNICHOU

« Faire place à ce “peuple qui manque”, celui des invisibilisé.e.s dont les voix étouffées ne demandent qu'à jaillir »

Nous le savons bien : le monde des arts et de la culture est traversé par des conflits de valeurs et des rapports de domination qui sous couvert d'idéaux démocratiques construisent des espaces institués de reproduction des inégalités de sexe, de « race » et de classe. Dans ce monde, il y a les rôles qu'on s'assigne, ceux qui fondent, bousculent

et façonnent notre légitimité et notre devenir, et les rôles qu'on nous assigne, ceux qui freinent, interrompent ou accélèrent notre parcours et notre reconnaissance.

Je suis metteuse en scène et responsable de compagnie, engagée depuis plus de vingt ans dans des processus de création partagée avec des habitant.e.s

de quartiers populaires. C'est de ce point de vue situé que je parle ici. Metteuse en scène, donc. Quand je l'écris dans des mails, le correcteur automatique de ma messagerie transforme systématiquement « metteuse » en « menteuse ». Metteuse en scène est pourtant le féminin grammaticalement juste de metteur en scène. Combien de fois des responsables de théâtre ont préféré me présenter de vive voix ou dans leur plaquette comme « metteuse » en scène ? D'où vient cette résistance à accorder au féminin la fonction de metteuse en scène, ou encore d'autrice, de cheffe d'orchestre ou de philosophe ?

Quelle transgression opère cet accord de genre ? Quel ordre menace-t-il ?

Et encore, je suis blanche et diplômée.

Je me suis souvent sentie illégitime. Pas seulement en tant que femme, mais peut-être encore bien davantage en tant qu'artiste qui a choisi de faire du théâtre avec celles et ceux mis.es au ban.

Lorsqu'en 1996, j'ai fondé avec quelques camarades le Théâtre du Grabuge, nous rêvions d'un théâtre « sans murs » où nos désirs et nos pratiques artistiques seraient en partage et en de-

venir par-delà les barrières réelles et symboliques qui repoussent hors des champs de la Culture et du Savoir une grande par-

tie de ceux et celles qui se trouvent aux marges sociales et économiques de notre société. Nous cherchions à rencontrer ce « peuple qui manque », celui dont Gilles Deleuze écrit qu'il « s'invente, dans les bidonvilles et les camps, ou bien dans les ghettos, dans de nouvelles conditions de lutte auxquelles un art nécessairement politique doit contribuer ». Nous sommes allé.e.s hors des théâtres pour éprouver au jour le jour la nécessité d'inscrire la parole et l'imaginaire au cœur du quotidien et au plus près des gens.

En 2001, nous nous sommes engagé.e.s dans un processus de création autour de l'*Odyssée* en nous installant dans des

lieux à vocation sociale. À chaque étape, les acteur.trice.s et musicien.ne.s de la compagnie prenaient place dans la salle commune d'un foyer d'hébergement, dans le hall d'un centre social, dans la cafétéria d'une résidence de personnes âgées ou de travailleur.se.s immigré.e.s ; nous installions des pupitres en demi-cercle et invitions les résidents et usagers de ces lieux à venir lire l'*Odyssée* à nos côtés. Des hommes et des femmes voulaient lire, prendre part au récit, prendre place devant les autres, de tout leur corps,

de toutes leurs voix. Ce ne sont pas tant les distances parcourues qui ont caractérisé ce voyage mais la découverte d'un

« Je n'ai mesuré que progressivement à quel point travailler en tant qu'artiste avec les relégué.e.s aux marges de notre société, c'était prendre le risque d'être relégué.e aux marges des institutions et des financements publics des arts et de la culture. »



DR

monde très proche et pourtant invisible. S'ouvraient à nous les espaces d'une nouvelle géographie urbaine souvent à la périphérie des villes, parfois en leur centre, toujours cachés : accueils de nuit et de jour d'hommes et de femmes en errance, sans domicile, sans papiers, parfois sans emploi, parfois sans revenus, isolé.e.s, dans des centres d'hébergement, des centres de réinsertion, des centres hospitaliers, des centres pénitentiaires. Dans tous ces « centres » qui concentraient tou.te.s les exclu.e.s de notre société, résonnaient des voix qui demandaient autre chose que boire, manger, se vêtir et dormir, et exprimaient un besoin tout aussi pressant, de dire la puissance des combats de vie, d'ouvrir une brèche poétique, de se raconter, de se libérer, d'exister, de se

tenir debout, et face. Quoi faire ? Nous avons découvert que partager des mots faisait naître un puissant désir de parole. Nous devons inventer une manière de faire théâtre avec celles et ceux que nous rencontrons. Pas seulement hors des théâtres mais aussi dans les théâtres. Et pour ne pas parler « au nom de » ou « à la place de », nous avons choisi de « faire avec ».

Durant plus de vingt ans, j'ai mis en œuvre des processus de création avec des artistes et des citoyen.ne.s de tous âges et de tous horizons pour inventer d'autres manières de faire société ensemble. Avec toujours la même volonté : faire place à ce « peuple qui manque », celui des femmes et des hommes invisibilisé.e.s dont les voix étouffées ne demandent qu'à jaillir.

Je n'ai mesuré que progressivement à quel point travailler en tant qu'artiste avec celles et ceux qui sont relégué.e.s aux marges de notre société, c'était prendre le risque d'être relégué.e aux marges des institutions et des financements publics des arts et de la culture. Je l'ai éprouvé brutalement lorsque le directeur d'une Drac m'a dit un jour : « Mais pourquoi voulez-vous absolument que les pauvres fréquentent les théâtres ? »

Si tu veux devenir et demeurer un.e artiste légitimé.e, intégré.e et soutenu.e par le réseau des scènes publiques et le ministère de la Culture, ne fréquente pas trop les femmes, les immigré.e.s, les racisé.e.s, les vieux, les handicapé.e.s et autres déconsidéré.e.s, tu risquerais bien d'être à ton tour déclassé.e au rang d'artiste de seconde zone. Dis ton désir, ta nécessité, ta singularité, et ton engagement. Précise bien que tout ce qui t'anime est ARTISTIQUE. Ne prononce pas le mot SOCIAL. Dis JE, ne dis pas trop souvent NOUS.

Pourquoi donc l'ambition sociale d'un projet de création le dévalorise-t-elle nécessairement artistiquement ?

Jean Vilar écrivait dans *Le Monde* du 26-27 juillet 1970 : « Quel serait le spectacle le plus révolutionnaire aujourd'hui ? Autrefois, je me serais d'abord posé la question du texte. Maintenant, je me dirais : où ? dans quel lieu ? Avignon ? Ce n'est pas sûr ! Ni à Chaillot : je chercherais plutôt un milieu. Une HLM, par exemple. »

Pour ma part, ce n'est pas en jouant dans les théâtres de nos centres-villes

que j'ai découvert mon rôle d'artiste, c'est dans les quartiers populaires, au pied des HLM, dans des foyers d'hébergement, au contact des mots, des corps, et des combats de vie de celles et ceux qui ne fréquentent pas nos théâtres. Et c'est en mettant en scène ces femmes et ces hommes dans nos institutions publiques que j'ai trouvé ma légitimité de femme de théâtre.

Si nous souhaitons rester des artistes vivants, je crois qu'il est aujourd'hui urgent d'œuvrer contre toutes les formes d'assignations qui nous condamnent à l'impuissance et à l'inutilité sociale.

NECTART

Après des études de philosophie, **Géraldine Bénichou** cofonde à Lyon en 1996 la compagnie Théâtre du Grabuge. En 2003, elle intègre l'Unité nomade de formation à la mise en scène du CNSAD de Paris. À travers des formes pluridisciplinaires où dialoguent récits mythologiques, chants polyglottes, slam, témoignages vidéo, matériaux scientifiques et littéraires, elle développe un théâtre documentaire qui naît de processus de création impliquant des habitant.e.s de quartiers populaires de Lyon, de la banlieue parisienne ou de zones rurales. Depuis 2005, elle a été artiste associée à la Maison des Métallo, au TNP ou encore au Théâtre de la Poudrière. En 2018, elle a créé *L'Assemblée des Lucioles* à la Maison de la Danse. En octobre 2019, elle a mis en scène *Welcome Alykoun* au Cabaret Sauvage.